

[DARDANELLES Ô !...]

Emmanuel Charles-Émile, dit Ti Mano, embarqua à bord du cuirassier *Le Bouvet* au mois de mars 1915, à Marseille, avec une dizaine d'autres soldats créoles. Ils avaient tous été évacués dans le sud de la France à cause de problèmes de santé et se préparaient à traverser la Méditerranée pour gagner l'Algérie où l'état-major espérait que le climat plus clément les remettrait daplomb. Or, dès qu'il débarqua en Provence, Ti Mano se sentit mieux et quitta l'infirmerie, ce qui fut le cas d'une poignée d'autres Antillais, qui tous entendaient regagner le Nord pour se battre sur le front. En haut lieu, on en décida autrement. Ils iraient plutôt en Orient où une vaste offensive navale était en préparation contre l'Empire ottoman, allié de l'Allemagne. À la caserne, les soldats métropolitains rêvaient à haute voix d'en découdre avec ceux qu'ils appelaient tantôt « les mécréants » tantôt « ces brutes de Turcs ». Ils décrivaient cet ennemi comme des créatures au front bas et à la musculature herculéenne qui vouaient une haine séculaire aux chrétiens.

— Si jamais ils te capturent, Bamboula, avait lancé à Ti Mano un sergent hilare, ils te couperont les couilles, mon gars ! Ha-ha-ha !

— Sauf que nous, ils vont nous étrangler ! avait rétorqué un caporal-chef.

— Et alors ! Vaut mieux être mort que de vivre comme un eunuque, non ?

Ni Ti Mano ni ses camarades antillais n'avaient compris ce mot étrange, « eunuque », mais quand ils finirent le surlendemain par se le faire expliquer, la plupart, tout bonnement terrorisés, se firent porter malades. Angines, diarrhées et autres maux d'estomac revinrent au galop, affections imaginaires qui ne parvinrent pas à duper le médecin militaire qui, mis au courant de l'affaire, partit d'un vaste éclat de rire.

— Ben oui, messieurs des îles, y a pas que nous, Européens, à avoir fait des misères aux Nègres ! Les Turcs et les Arabes ne se sont pas non plus gênés pour mettre vos ancêtres en esclavage. Sauf qu'ils ont préféré les utiliser comme gardiens de leurs harems. C'est moins pénible que de couper la canne à sucre, non ? Ha-ha-ha !

C'est donc la peur au ventre, les membres agités par une tremblade irrépressible que les soldats créoles embarquèrent à bord du *Bouvet* d'autant que la plupart n'avaient aucune expérience de la mer. De la haute mer en tout cas. Leurs camarades métropolitains n'en menaient pas large non plus. Seule rassurait l'équipage du navire français la présence de deux autres cuirassiers britanniques, l'*Irresistible* et l'*Océan*, qui précédaient celui-ci. Ce n'est qu'une fois Marseille quitté, que des gradés rassemblèrent les hommes par petits groupes afin de leur expliquer l'objectif de leur mission. Nul n'ignorait, en effet, que l'ennemi germano-ottoman avait des espions partout, et que moins on en disait, mieux ça vaudrait. Ti Mano et son compatriote martiniquais Ferjule suivirent les exposés avec une attention extrême. De la carte qu'on présenta, ils ne retinrent toutefois que des éléments épars : il s'agissait d'attaquer une langue de terre, la péninsule de Gallipoli, située entre deux mers, la mer Égée à l'ouest et la mer de Marmara à l'est. Pour atteindre cette dernière, les trois cuirassiers devaient forcer un chenal étroit, celui des Dardanelles, dans lequel les Ottomans avaient disposé des mines.

— Notre mission est de draguer ces engins de mort, avait déclaré le capitaine de vaisseau, mais ce n'est pas là le plus difficile. Ça, nous savons faire, et je compte sur votre détermination à tous !... Simplement, les Ottomans disposent de fortifications sur les deux rives et ces barbares n'hésiteront pas à nous canonner.

La première nuit en mer, il fit très froid, ce qui surprit Ti Mano. Comme *Le Bouvet* et les deux navires britanniques avançaient tous feux éteints, les marins rassemblés sur le pont ne pouvaient se voir (fumer était interdit) et discutaient à voix basse sans savoir à qui ils s'adressaient. L'employé de la voirie municipale de Grand-Anse se retrouva séparé des autres soldats créoles, notamment de Ferjule, l'ex-ajusteur à la distillerie de Fond Gens-Libres, et n'avait donc personne avec qui partager les

craintes qui l'assaillaient. À ses côtés, des voix à l'accent européen grommelaient.

— On nous envoie à la boucherie...

— Les canons turcs peuvent nous atteindre ?

— J'en sais rien, mais j'ai entendu dire qu'ils ont été armés par les Allemands et même que celui qui commande leur armée est allemand... En fait, si j'ai bien compris, nous devons ouvrir la route pour que nos troupes débarquent...

— Nous allons tenter de débarquer ?

— Pas nous, idiot ! Y a toute une flotte qui nous suit. Ce sera à elle de mettre pied à terre si nous réussissons à déminer ce foutu chenal. Je te dis qu'on va servir d'appât et rien d'autre...

— C'est notre boulot de démineur après tout.

— Ouais, mais draguer des mines tout en étant sous le feu des canons de ces mahométans, ça va pas être de la rigolade, mon gars.

Le sommeil s'empara de Ti Mano en dépit du vent violent qui faisait tanguer *Le Bouvet*. Au matin, une terre fut en vue dans le lointain. Selon certains marins, il s'agissait de la Tunisie. D'autres penchaient pour l'Égypte, assurant que les Anglais y avaient récemment repoussé une invasion germano-ottomane. Nul n'osait poser la moindre question aux officiers qui pour la plupart ne quittaient pas leur longue-vue ou consultaient des cartes. Le temps finit par s'améliorer et un soleil radieux remit du baume au cœur à Ti Mano. Il avait enfin pu converser avec un serveur guadeloupéen, un ancien de la Marine marchande qui se vantait de connaître toutes les mers du monde, y compris celle de Chine. Il n'éprouvait, lui, aucune peur.